EXTRAIT

Le Miroir et l'Encrier

Un roman de Boris Barail

© 2026 Boris Barail

PROLOGUE

FACE AU MIROIR

De belles funérailles ne garantissent pas le paradis. (HAÏTI)

PARIS, NOVEMBRE 1923

Geoffroy Grandjean voulait mourir devant son miroir. C'était une idée de miroitier, et personne n'osa discuter.

— J'ai passé ma vie à fabriquer des glaces pour les autres, avait-il dit entre deux quintes. Je mourrai dans la mienne.

Ses fils avaient soulevé le lit de fer avec lui dedans, les yeux brillants, conscients de déménager un père mourant. On l'avait installé au salon, face à la glace, sous un lustre éteint depuis des semaines. Il avait soixante-huit ans, une pipe froide sur la table de nuit et des poumons que plus de quarante ans de vernis avaient mangés. Il ne lui restait plus qu'à finir.

Ils étaient tous là. Marie-Jeanne, son épouse, droite dans son fauteuil, les doigts serrés sur son chapelet. Joséphine, l'aînée, près de la cheminée, à côté de Jean-Louis, son mari, et qui veillait déjà sur la maison. Mireille, adossée à la porte, à moitié dehors, prête à partir. Nicole, à genoux au pied du lit, qui priait sainte Rita. Et les jumeaux, André et Paul, épaule contre épaule, eux que personne n'avait jamais vus séparés dans une pièce, même à quarante ans passés.

Le miroir les reçoit un à un. Il garde le col que Joséphine redresse en passant, le regard que Mireille détourne, la tête que Nicole baisse. On ne se regarde jamais de la même façon devant un mourant. Le verre est fait de sable et de feu, et il a la mémoire du sable : il ne perd rien.

Geoffroy respirait mal. Dans la glace, il les regardait un par un, avec insistance, pour la dernière fois.

— Ma chérie, mes enfants, dit-il.

Toute sa vie, Geoffroy avait eu un proverbe pour chaque occasion. Ce soir-là, il cherchait celui de la mort et n'en trouvait aucun.

Il toussa. Il y eut du sang sur le mouchoir, que Marie-Jeanne lui retira sans un mot.

— Je veux enfin me libérer d'un secret.

On n'entendit plus que la pendule. Il y a des phrases qui créent un vide, un silence dans l'attente d'une révélation importante.

— Devant vous tous, reprit-il, je suis le…

Il chercha son souffle. Ses lèvres remuèrent.

— J'ai eu… Il y a…

Ce fut tout.

Ses yeux restèrent ouverts, tournés vers la glace. Nicole poussa le premier cri mêlé de sanglots. « Papa ! »

Dans le verre, tous les visages ont changé.

* * *

Le miroir renvoya la pièce, comme il l'avait toujours fait, mais personne ne vit l'essentiel, qui avait duré une seconde : le regard de Geoffroy avait quitté ses enfants, avait glissé sur le verre et s'était arrêté au bord du cadre, à hauteur de la moulure dorée, là où le bois rejoignait le mur.

Puis plus rien.

Sur le petit secrétaire, l'encrier de cristal est plein. Dans son noir immobile dort le souvenir d'une lettre écrite trente-cinq ans plus tôt, avec son encre, et cachée derrière le miroir.

Cette semaine, une autre lettre sera écrite avec lui, qui ne dira pas toute la vérité.

L’encrier attend.

CHAPITRE 1

LE CADRE DU MIROIR

Je raconte le miracle, mais pas le nom du saint. (COLOMBIE)

TRENTE-CINQ ANS PLUS TÔT

RUE DE CHARONNE, DIMANCHE 18 MARS 1888

Il avait fallu quatre hommes, deux échelles et presque toute la matinée pour monter le miroir jusqu'au salon. Geoffroy avait dirigé l'opération en criant, en suppliant et en jurant. Il ne jurait pas souvent. Il jurait surtout quand il fallait faire un effort, même si ce n'était pas lui qui le faisait.

Quand le miroir fut enfin posé sur ses crochets, entre la cheminée et le petit secrétaire, il offrit un verre de gros rouge aux porteurs et les congédia aussitôt. Il ne voulait pas qu'on regarde son visage, qui exprimait une extase quasi orgasmique.

Sous le drap de lin, la glace avait demandé quatorze mois de travail, tous les soirs, après la fermeture de l'atelier, pour que les commandes des clients n'en souffrent pas. Deux mètres sur un mètre quarante. Une glace de Saint-Gobain, aux bords biseautés à la main, dans un cadre de chêne doré à la feuille. Personne, dans la maison, ne l'avait encore vue.

À trois heures, Geoffroy fit appeler la famille.

Marie-Jeanne entra la première. Trente ans, petite, droite dans sa robe grise du dimanche, les cheveux tirés si fort que son visage en était déformé.

Puis vint Joséphine, douze ans, déjà sérieuse.

Mireille, dix ans, traînait les pieds. Elle le faisait par principe parce qu'on lui avait dit cent fois de ne pas le faire.

Nicole, neuf ans, compta les marches en récitant un Ave par marche afin, disait-elle, de gagner du temps.

Enfin les jumeaux arrivèrent. André et Paul avaient huit ans et portaient les mêmes vareuses de marin. Geoffroy les avait fait passer par deux portes différentes pour éviter une dispute dans l'escalier. Ils s'étaient quand même tiré la langue avant d'entrer.

— Tenez-vous bien, dit Geoffroy. Aujourd'hui, ce n'est pas votre père qui vous parle. C'est le maître vitrier.

Il avait trente-trois ans. Ses longues mains étaient brunes jusqu'aux poignets à force de travailler le vernis. Il avait aussi de très longs cils, dont les clientes disaient que c'était du gaspillage pour un homme. Dans le faubourg, on racontait qu'il parlait peu et que ses miroirs parlaient pour lui.

L'enseigne de la boutique, rue de Charonne, disait :

GRANDJEAN, MIROITIER — GLACES, VITRES, ENCADREMENTS

Ce n'était pas la plus grande boutique du quartier. C'était simplement la seule où l'on pouvait se regarder dans une glace avant de l'acheter.

Geoffroy tira sur le drap. Le lin glissa et la glace apparut.

La lumière grise de mars entra par les deux fenêtres et tomba sur le verre. Le salon entier s'y trouva d'un seul coup : le lustre, les rideaux de reps vert, la table ovale, le secrétaire, la cheminée et, devant tout cela, les cinq enfants et leur mère.

Les enfants se turent. Les jumeaux comprirent qu'ils étaient quatre.

Geoffroy sourit.

— Voilà.

Personne ne répondit. Il s'approcha de la glace et passa la main sur le cadre.

— Regardez bien. Un miroir ne ment pas.

Marie-Jeanne le regarda.

— Il ne dit rien non plus.

Geoffroy se retourna.

— C'est pareil.

— Non.

Elle s'approcha à son tour. Dans le miroir, ils étaient tous là. Mais quelque chose avait changé.

Ils ne se regardaient plus les uns les autres. Ils se regardaient eux-mêmes.

Joséphine arrangea son col.

Mireille fit une grimace.

Nicole compta les personnes dans la glace.

André et Paul se placèrent côte à côte.

— On dirait qu'on est deux fois plus nombreux, dit Paul.

Geoffroy rit.

Le soir, après le dîner, les enfants montèrent se coucher.

Geoffroy resta seul dans le salon. Il alluma une lampe et regarda le miroir. Puis il alla jusqu'au secrétaire et ouvrit le tiroir. Il en sortit une feuille pliée en quatre. Il resta longtemps debout, la lettre à la main. Enfin, il s'assit.

Il trempa sa plume dans l'encrier. Et il écrivit.

* * *

Plus tard dans la nuit, Geoffroy enveloppa quelque chose dans un mouchoir de batiste brodé d'un M, puis joignit le tout à la lettre.

Il se leva, alla chercher derrière le cadre un petit levier de bois qu'il avait taillé lui-même, l'introduisit entre le mur et la traverse basse et tira.

Le miroir pivota sur ses crochets en grinçant, ce qui le fit sursauter. Il resta un instant immobile, puis s'agenouilla.

Derrière le cadre, dans le bois, il avait préparé une cavité. Quatre doigts de profondeur, fermée par une plaquette de chêne taillée dans le fil du bois.

Il y déposa le papier et le mouchoir, puis referma et remit du vernis. L'odeur lui monta à la gorge et il toussa.

Le miroir ne vit rien.

Il voyait tout ce qui se passait devant lui. Pas derrière.

Geoffroy remit le cadre en place et s'essuya les mains sur son gilet de travail, comme d'habitude.

Lorsqu'il se retourna, Marie-Jeanne se tenait dans l'embrasure de la porte. Elle portait une camisole et un châle. Ses cheveux étaient défaits.

— Tu ne dors pas ?

— Tu le vois bien. Je n'avais pas envie d'aller faire téter les puces. Je regarde mon ouvrage.

Elle fixa le miroir, puis le bas du cadre.

— Il n'y a pas de puces dans notre lit ! Et pourquoi ça sent le vernis ?

— J'en ai repassé. Le bois boit.

— Viens te coucher.

Elle posa la main sur son épaule, une seconde, puis la retira.

— Qui cache son pain n'a pas toujours faim, dit Geoffroy.

Marie-Jeanne le regarda.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais plus. Je l'ai dit comme ça, sans y penser.

— Alors viens te coucher.

Elle sortit.

Geoffroy éteignit la lampe et la suivit.

Le miroir resta seul.

Il n'avait pas vu ce que Marie-Jeanne avait vu avant d'entrer. Il savait seulement qu'elle n'avait rien demandé, ni cette nuit-là ni aucune autre.

Dans le salon noir, la glace conserva un moment la lumière rouge de la cheminée, puis elle disparut.

Le salon attendit trente-cinq ans.

À suivre…

Le roman paraîtra bientôt.

borisbarail.com